Document generated on 08/06/2025 7:56 a.m.

Québec français

La mort du général Juneau

Gilles Perron

Number 153, Spring 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44243ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Perron, G. (2009). La mort du général Juneau. *Québec français*, (153), 30–30.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

La mort du général Juneau

PAR GILLES PERRON*

Caricature © André-Philippe Côté, *Le Soleil*, 2 mars 2009

L'histoire se construit sur des faits, vérifiés et vérifiables, comme le répétait inlassablement Patrice L'écuyer aux *Détecteurs de mensonges*. Mais c'est une vérité en évolution, puisque ces mêmes faits, dans la succession des découvertes de documents, deviennent parfois autres, et surtout, elle est une vérité à géométrie variable, car les faits bruts sont futiles sans les interprétations qui leur donnent vie. Tout événement est narré selon un point de vue. Et parfois, selon certaines convictions. Mahomet et Jésus ont-ils existé ? Et si oui, ont-ils vécu tout ce que les livres sacrés racontent à leur sujet ? Le but d'Alain Côté était-il bon ?

Quand Benjamin West peint *La mort du général Wolfe*, en 1770, il n'a pas une seule pensée pour le pauvre Montcalm, mort lui aussi dans les mêmes douleurs, mais peut-être plus heureux parce qu'il n'aura pas vu les Anglais dans Québec. André Juneau, général en chef de la Commission des champs de bataille nationaux, a entendu les hauts cris des méchants « séparatisses » et, pour ne pas subir le sort de ses illustres prédécesseurs, il a finalement choisi de ne pas faire revivre la bataille du 13 septembre 1759. Il a annulé les festivités et la commémoration, non pas parce qu'il aurait compris l'incongruité de l'événement, mais bien parce qu'il craignait les débordements des falardistes et autres empêcheurs de célébrer en rond.

Les « reconstituteurs » professionnels (et néanmoins amateurs, bénévoles dont le seul salaire est le plaisir de porter gratuitement un costume d'époque) sont déçus et ne comprennent pas la controverse. Tout ce qu'ils voulaient, c'était reconstituer une grande bataille. Sans lui donner de sens, sans en mesurer la portée ? Voilà une belle naïveté qui, au fond, confirme que ceux-ci auraient fait de bons petits soldats, à cette époque comme à la nôtre, si on considère toujours que la première qualité d'un bon soldat est de bien suivre la parade sans chercher à comprendre où le mène son pas. Pourquoi reconstituer les grandes batailles de l'histoire ? Mais parce que pour certains, la grandeur et la guerre vont de pair, et que l'histoire ne vaut que dans le sang versé. Une bataille acquiert sa grandeur par son nombre de morts ou, à défaut, par son importance stratégique dans le parcours politique d'un pays. La Nouvelle-France n'a pas pris fin avec la bataille des Plaines d'Abraham en 1759, mais bien avec le Traité de Paris en 1763, alors que Louis XV préfère la canne à sucre des Antilles au sucre d'érable du Canada. Mais dans l'imaginaire québécois, c'est bien sur les Plaines que ça s'est joué, et on se plaît à penser qu'une victoire de Montcalm aurait pu tout changer. La portée symbolique de cette défaite ne fait aucun doute, sauf dans l'esprit de ceux qui, au nom de l'Histoire, au nom du devoir de mémoire (comme l'ineffable Denis Coderre), préfèrent paradoxalement oublier qu'il n'y a pas de valeur historique sans valeur symbolique.

Est-ce une bonne idée de reconstituer la bataille des Plaines d'Abraham ? Ça dépend. Non, si c'est pour le simple plaisir de porter un costume et un mousquet. Oui, si c'est pour amorcer une réflexion sur le présent : n'est-ce pas là le rôle de l'histoire ? Au fond, les indépendantistes, en demandant l'annulation de l'événement, ont manqué leur coup : il aurait fallu laisser courir, mais être là, tout au long du parcours, sur toutes les tribunes, pour expliquer le sens de l'événement. En tournant *15 février 1839*, envers et contre tous, n'est-ce pas ce que souhaitait Pierre Falardeau : qu'on se souvienne des Patriotes, de leur défaite, de leur mort, pour donner un sens à cet événement au présent ? Bien sûr, on s'en doute, Juneau ne lit pas l'histoire dans les mêmes livres que Falardeau. Le grand duc de la Commission des champs de bataille affirmait sans rire, relayé en cela par une Josée Verner enflammée, par un maire Labeaume indigné, que l'événement n'était pas politique. Ah bon ? Si un tel événement n'est pas politique, alors c'est que plus rien ne l'est. Serions-nous enfin parvenus, sans nous en rendre compte, dans *Le meilleur des mondes*, ce roman de science-fiction imaginé par Lord Durham ?

Si on revient à la réalité historique, pour simplifier un peu les choses, on retient ceci : Montcalm a perdu, Wolfe a gagné. On s'en réjouit ou on s'en désole, selon le point de vue où nos émotions nous placent. Quand Montréal perd 5 à 2 contre Boston, ce n'est pas qu'un fait objectif : c'est une défaite pour quiconque trouve un peu de son identité dans l'équipe de Maxim Lapierre ; et une défaite encore plus dure à avaler si les Canadiens se font sortir des séries. Pendant ce temps, à Boston, les amateurs de hockey font la fête. Il n'en va pas autrement de la bataille des Plaines. Dans nos livres d'histoire, c'est une défaite, la fin de la Nouvelle-France ; dans ceux du Canada anglais, c'est une victoire, et c'est ce qui permettra au Canada d'aujourd'hui d'exister. Que le Canada anglais s'en réjouisse, on ne peut lui en vouloir, pas plus qu'aux partisans des Bruins. Mais à ces derniers, on leur demandera d'avoir la décence de fêter chez eux, entre eux. L'agence britannique Holt Tours, spécialisée dans les voyages à saveur historique, avait mis Québec sur la liste de ses destinations en 2009, invitant les Britanniques à « suivre les traces de Wolfe dans sa guerre aux Français » (Vincent Marissal, *La Presse*, 18 février 2009). Rien de politique là-dedans, me direz-vous. Que de l'histoire.

* Adjoint à la Direction des ressources humaines, Cégep Limoilou